

MATHIAS ENARD

Boussole

roman

ACTES SUD

*Die Augen schließ' ich wieder,
Noch schlägt das Herz so warm.
Wann grünt ihr Blätter am Fenster?
Wann halt' ich mein Liebchen im Arm?*

*Je referme les yeux,
Mon cœur bat toujours ardemment.
Quand reverdiront les feuilles à la fenêtre?
Quand tiendrai-je mon amour entre mes bras?*

WILHELM MÜLLER & FRANZ SCHUBERT,
Le Voyage en hiver.

Nous sommes deux fumeurs d'opium chacun dans son nuage, sans rien voir au-dehors, seuls, sans nous comprendre jamais nous fumons, visages agonisants dans un miroir, nous sommes une image glacée à laquelle le temps donne l'illusion du mouvement, un cristal de neige glissant sur une pelote de givre dont personne ne perçoit la complexité des enchevêtrements, je suis cette goutte d'eau condensée sur la vitre de mon salon, une perle liquide qui roule et ne sait rien de la vapeur qui l'a engendrée, ni des atomes qui la composent encore mais qui, bientôt, serviront à d'autres molécules, à d'autres corps, aux nuages pesant lourd sur Vienne ce soir : qui sait dans quelle nuque ruissellera cette eau, contre quelle peau, sur quel trottoir, vers quelle rivière, et cette face indistincte sur le verre n'est mienne qu'un instant, une des millions de configurations possibles de l'illusion – tiens M. Gruber promène son chien malgré la bruine, il porte un chapeau vert et son éternel imperméable ; il se protège des éclaboussures des voitures en faisant de petits bonds ridicules sur le trottoir : le clébard croit qu'il veut jouer, alors il bondit vers son maître et se prend une bonne baffe au moment où il pose sa patte crasseuse sur l'imper de M. Gruber qui finit malgré tout par se rapprocher de la chaussée pour traverser, sa silhouette est allongée par les réverbères, flaque noircie au milieu des mers d'ombre des grands arbres, déchirées par les phares sur la Porzellanlangasse, et *Herr* Gruber hésite apparemment à s'enfoncer dans la nuit de l'Alsergrund, comme moi à laisser ma contemplation des gouttes d'eau, du thermomètre et du rythme des tramways qui descendent vers Schottentor.

L'existence est un reflet douloureux, un rêve d'opiomane, un poème de Rumi chanté par Shahram Nazeri, l'*ostinato* du *zarb* fait légèrement vibrer la vitre sous mes doigts comme la peau de la percussion, je devrais poursuivre ma lecture au lieu de regarder M. Gruber disparaître sous la pluie, au lieu de tendre l'oreille aux mélismes tournoyants du chanteur iranien, dont la puissance et le timbre pourraient faire rougir de honte bien des ténors de chez nous. Je devrais arrêter le disque, impossible de me concentrer ; j'ai beau relire ce tiré à part pour la dixième fois je n'en comprends pas le sens mystérieux, vingt pages, vingt pages horribles, glaçantes, qui me parviennent précisément aujourd'hui, aujourd'hui qu'un médecin compatissant a peut-être nommé ma maladie, a déclaré mon corps officiellement malade, presque soulagé d'avoir posé – baiser mortel – un diagnostic sur mes symptômes, un diagnostic qu'il convient de confirmer, tout en commençant un traitement, disait-il, et en suivre l'évolution, l'évolution, voilà, on en est là, contempler une goutte d'eau évoluer vers la disparition avant de se reformer dans le Grand Tout.

Il n'y a pas de hasard, tout est lié, dirait Sarah, pourquoi reçois-je précisément aujourd'hui cet article par la poste, un tiré à part d'autrefois, de papier et d'agrafes, au lieu d'un PDF assorti d'un message souhaitant "bonne réception", un mail qui aurait pu transmettre quelques nouvelles, expliquer où elle se trouve, ce qu'est ce Sarawak d'où elle écrit et qui, d'après mon atlas, est un État de Malaisie situé dans le Nord-Ouest de l'île de Bornéo, à deux pas de Brunei et de son riche sultan, à deux pas aussi des gamelans de Debussy et de Britten, me semble-t-il – mais la teneur de l'article est bien différente ; pas de musique, à part peut-être un long chant funèbre ; vingt feuillets denses parus dans le numéro de septembre de *Representations*, belle revue de l'université de Californie dans laquelle elle a déjà souvent écrit. L'article porte une brève dédicace sur la page de garde, sans commentaire, *Pour toi très cher Franz, je t'embrasse fort, Sarah*, et a été posté le 17 novembre, c'est-à-dire il y a deux semaines – il faut encore deux semaines à un courrier pour faire le trajet Malaisie-Autriche, peut-être a-t-elle radiné sur les timbres, elle aurait pu ajouter une carte postale, qu'est-ce que cela signifie, j'ai parcouru toutes les traces d'elle que j'ai dans mon appartement, ses articles,

deux livres, quelques photographies, et même une version de sa thèse de doctorat, imprimée et reliée en Skivertex rouge, deux forts volumes de trois kilos chacun :

“Dans la vie il y a des blessures qui, comme une lèpre, rongent l’âme dans la solitude”, écrit l’Iranien Sadegh Hedayat au début de son roman *La Chouette aveugle* : ce petit homme à lunettes rondes le savait mieux que quiconque. C’est une de ces blessures qui l’amena à ouvrir le gaz en grand dans son appartement de la rue Championnet à Paris, un soir justement de grande solitude, un soir d’avril, très loin de l’Iran, très loin, avec pour seule compagnie quelques poèmes de Khayyam et une sombre bouteille de cognac, peut-être, ou un galet d’opium, ou peut-être rien, rien du tout, à part les textes qu’il gardait encore par-devers lui et qu’il a emportés dans le grand vide du gaz.

On ignore s’il laissa une lettre, ou un signe autre que son roman *La Chouette aveugle*, depuis longtemps achevé, et qui lui vaudra, deux ans après sa mort, l’admiration d’intellectuels français qui n’avaient jamais rien lu de l’Iran : l’éditeur José Corti publiera *La Chouette aveugle* peu après *Le Rivage des Syrtes* ; Julien Gracq connaîtra le succès quand le gaz de la rue Championnet venait de faire son effet, l’an 1951, et dira que le *Rivage* est le roman de “toutes les pourritures nobles”, comme celles qui venaient d’achever de ronger Hedayat dans l’éther du vin et du gaz. André Breton prendra parti pour les deux hommes et leurs livres, trop tard pour sauver Hedayat de ses blessures, s’il avait pu être sauvé, si le mal n’était pas, très certainement, incurable.

Le petit homme à épaisses lunettes rondes était dans l’exil comme en Iran, calme et discret, parlant bas. Son ironie et sa méchante tristesse lui valurent la censure, à moins que ce ne fût sa sympathie pour les fous et les ivrognes, peut-être même son admiration pour certains livres et certains poètes ; peut-être le censura-t-on parce qu’il tâtait un peu de l’opium et de la cocaïne, tout en se moquant des drogués ; parce qu’il buvait seul, ou avait la tare de ne plus rien attendre de Dieu, pas même certains soirs de grande solitude, quand le gaz appelle ; peut-être parce qu’il était misérable, ou parce qu’il croyait raisonnablement à l’importance de ses écrits, ou qu’il n’y croyait pas, toutes choses qui dérangent.

Toujours est-il que rue Championnet aucune plaque ne signale son passage, ni son départ ; en Iran aucun monument ne le rappelle, malgré le poids de l'histoire qui le rend incontournable, et le poids de sa mort, qui pèse encore sur ses compatriotes. Son œuvre vit aujourd'hui à Téhéran comme lui mourut, dans la misère et la clandestinité, sur les étals des marchés aux puces, ou dans des rééditions tronquées, élaguées de toute allusion pouvant précipiter le lecteur dans la drogue ou le suicide, pour la préservation de la jeunesse iranienne, atteinte de ces maladies de désespoir, le suicide et la drogue et qui se jette donc sur les livres de Hedayat avec délectation, quand elle y parvient, et ainsi célébré et mal lu, il rejoint les grands noms qui l'entourent au Père-Lachaise, à deux pas de Proust, aussi sobre dans l'éternité qu'il le fut dans la vie, aussi discret, sans fleurs tapageuses et recevant peu de visites, depuis ce jour d'avril 1951 où il choisit le gaz et la rue Championnet pour mettre un terme à toutes choses, rongé par une lèpre de l'âme, impérieuse et inguérissable. "Personne ne prend la décision de se suicider ; le suicide est en certains hommes, il est dans leur nature", Hedayat écrit ces lignes à la fin des années 1920. Il les écrit avant de lire et de traduire Kafka, avant de présenter Khayyam. Son œuvre s'ouvre par la fin. Le premier recueil qu'il publie débute par *Enterré vivant*, *Zendé bé gour*, le suicide et la destruction, et décrit clairement les pensées, pensons-nous, de l'homme au moment où il s'abandonne au gaz vingt ans plus tard, se laissant somnoler doucement après avoir pris soin de détruire ses papiers et ses notes, dans la minuscule cuisine envahie par l'insupportable parfum du printemps qui arrive. Il a détruit ses manuscrits, peut-être plus courageux que Kafka, peut-être parce qu'il n'a aucun Max Brod sous la main, peut-être parce qu'il n'a confiance en personne, ou qu'il est convaincu qu'il est l'heure de disparaître. Et si Kafka s'en va en toussant, corrigeant jusqu'à la dernière minute des textes qu'il voudra brûler, Hedayat part dans la lente agonie du sommeil lourd, sa mort déjà écrite, vingt ans plus tôt, sa vie toute marquée par les plaies et les blessures de cette lèpre qui le rongerait dans la solitude, et dont nous devinons qu'elle est liée à l'Iran, à l'Orient, à l'Europe et à l'Occident, comme Kafka était dans Prague à la fois allemand, juif et tchèque sans être rien de tout cela, perdu plus que tous ou plus libre que tous. Hedayat avait une de

ces plaies du soi qui vous font tanguer dans le monde, c'est cette faille qui s'est ouverte jusqu'à devenir crevasse ; il y a là, comme dans l'opium, dans l'alcool, dans tout ce qui vous ouvre en deux, non pas une maladie mais une décision, une volonté de se fissurer l'être, jusqu'au bout.

Si nous entrons dans ce travail par Hedayat et sa *Chouette aveugle*, c'est que nous nous proposons d'explorer cette fêlure, d'aller voir dans la lézarde, de nous introduire dans l'ivresse de celles et ceux qui ont trop vacillé dans l'altérité ; nous allons prendre la main du petit homme pour descendre observer les blessures qui rongent, les drogues, les ailleurs, et explorer cet entre-deux, ce *barzakh*, le monde entre les mondes où tombent les artistes et les voyageurs.

Ce prologue est décidément bien surprenant, ces premières lignes sont toujours, quinze ans après, aussi déroutantes – il doit être tard, mes yeux se ferment sur le vieux tapuscrit malgré le *zarb* et la voix de Nazeri. Sarah avait été furieuse, au moment de la soutenance de sa thèse, qu'on lui reproche le ton "romantique" de son préambule et ce parallèle "absolument hors sujet" avec Gracq et Kafka. Pourtant Morgan son directeur de recherche avait essayé de la défendre, d'une façon d'ailleurs assez naïve, en disant "qu'il était toujours bon de parler de Kafka", ce qui avait fait soupirer ce jury d'orientalistes vexés et de mandarins assoupis qui ne pouvaient être tirés de leur sommeil doctrinal que par la haine qu'ils éprouvaient les uns envers les autres : ils oublièrent d'ailleurs assez vite le liminaire si inusité de Sarah pour se chamailler à propos de questions de méthodologie, c'est-à-dire qu'ils ne voyaient pas en quoi *la promenade* (le vieux type crachait ce mot comme une insulte) pouvait avoir quelque chose de scientifique, même en se laissant guider par la main de Sadegh Hedayat. J'étais à Paris de passage, content d'avoir l'occasion d'assister pour la première fois à une soutenance "en Sorbonne" et que ce soit la sienne, mais une fois passés la surprise et l'amusement de découvrir l'état de vétusté des couloirs, de la salle et du jury, relégués au fin fond de Dieu sait quel département perdu dans le labyrinthe de la connaissance, où cinq sommités allaient, l'une après l'autre, faire montre de leur peu d'intérêt pour le texte dont on était censé parler, tout en déployant des efforts surhumains – comme moi dans la salle – pour ne pas s'endormir, cet exercice

me rempli d'amertume et de mélancolie, et au moment où nous quittions l'endroit (salle de classe sans faste, aux pupitres d'aggloméré fendu, fêlé, qui ne recelaient pas le savoir, mais les graffitis distrayants et les chewing-gums collés) afin de laisser ces gens délibérer, j'ai été saisi par un puissant désir de prendre mes jambes à mon cou, descendre le boulevard Saint-Michel et marcher au bord de l'eau pour ne pas croiser Sarah et qu'elle ne devine pas mes impressions sur cette fameuse soutenance qui devait être si importante pour elle. Il y avait une trentaine de personnes dans le public, autant dire foule pour le couloir minuscule où nous nous sommes retrouvés compressés ; Sarah est sortie en même temps que l'assistance, elle parlait à une dame plus âgée et très élégante, dont je savais qu'elle était sa mère, et à un jeune homme qui lui ressemblait d'une façon troublante, son frère. Il était impossible d'avancer vers la sortie sans les croiser, j'ai fait demi-tour pour regarder les portraits d'orientalistes qui ornaient le corridor, vieilles gravures jaunies et plaques commémoratives d'une époque fastueuse et révolue. Sarah bavardait, elle avait l'air épuisée mais pas abattue ; peut-être, dans le feu du combat scientifique, en prenant des notes pour préparer ses répliques, avait-elle eu une sensation tout à fait différente de celle du public. Elle m'a aperçu, et m'a fait un signe de la main. J'étais surtout venu pour l'accompagner, mais aussi pour me préparer, ne serait-ce qu'en imagination, à ma propre soutenance – ce à quoi je venais d'assister n'était pas pour me rassurer. Je me trompais : après quelques minutes de délibérations, lorsqu'on nous a de nouveau admis dans la salle, elle a obtenu la note la plus élevée ; le fameux président ennemi de la "promenade" l'a complimentée chaudement pour son travail et aujourd'hui, en relisant le début de ce texte, il faut bien admettre qu'il y avait quelque chose de fort et de novateur dans ces quatre cents pages sur les images et les représentations de l'Orient, non-lieux, utopies, fantasmes idéologiques dans lesquels s'étaient perdus beaucoup de ceux qui avaient voulu les parcourir : les corps des artistes, poètes et voyageurs qui avaient tenté de les explorer étaient poussés petit à petit vers la destruction ; l'illusion rongait, comme disait Hedayat, l'âme dans la solitude – ce qu'on avait longtemps appelé folie, mélancolie, dépression était souvent le résultat d'un frottement, d'une perte de soi dans la création, au contact de

l'altérité, et même si cela me paraît aujourd'hui un peu rapide, romantique, pour tout dire, il y avait sans doute déjà là une véritable intuition sur laquelle elle a bâti tout son travail postérieur.

Une fois le verdict rendu et très heureux pour elle je suis allé la féliciter, elle m'a chaleureusement embrassé en me demandant mais que fais-tu ici, je lui ai répondu qu'un heureux hasard m'avait amené à Paris à ce moment-là, gentil mensonge, elle m'a invité à me joindre à ses proches pour la coupe de champagne traditionnelle, ce que j'ai accepté; nous nous sommes retrouvés à l'étage d'un café du quartier, où se célébraient souvent ce genre d'événements. Sarah avait soudain l'air abattue, j'ai remarqué qu'elle flottait dans son tailleur gris; ses formes avaient été avalées par l'Académie, son corps portait les traces de l'effort fourni au cours des semaines et des mois précédents : les quatre années antérieures avaient tendu vers cet instant, n'avaient eu de sens que pour cet instant, et maintenant que le champagne coulait elle affichait un doux sourire rendu de parturiente – ses yeux étaient cernés, j'imaginai qu'elle avait passé la nuit à revoir son exposé, trop excitée pour trouver le sommeil. Gilbert de Morgan, son directeur de thèse, était là bien sûr; je l'avais déjà croisé à Damas. Il ne cachait pas sa passion pour sa protégée, il la couvait d'un œil paternel qui louchait doucement vers l'inceste au gré du champagne : à la troisième coupe, le regard allumé et les joues rouges, accoudé seul à une table haute, je surpris ses yeux errer des chevilles jusqu'à la ceinture de Sarah, de bas en haut puis de haut en bas – il lâcha aussitôt un petit rot mélancolique et vida son quatrième verre. Il remarqua que je l'observais, me roula des yeux furibards avant de me reconnaître et de me sourire, nous nous sommes déjà rencontrés, non? Je lui ai rafraîchi la mémoire, oui, je suis Franz Ritter, nous nous sommes vus à Damas avec Sarah – ah bien sûr, le musicien, et j'étais déjà tellement habitué à cette méprise que je répondis par un sourire un peu niaiseux. Je n'avais pas encore échangé plus de deux mots avec la récipiendaire, sollicitée par tous ses amis et parents que j'étais déjà coincé en compagnie de ce grand savant que tout le monde, en dehors d'une salle de classe ou d'un conseil de département, souhaitait ardemment éviter. Il me posait des questions de circonstance sur ma propre carrière universitaire, des questions

auxquelles je ne savais pas répondre et que je préférais même ne pas me poser; il était néanmoins plutôt en forme, gaillard, comme disent les Français, pour ne pas dire paillard ou égrillard, et j'étais loin de m'imaginer que je le retrouverais quelques mois plus tard à Téhéran, dans des circonstances et un état bien différents, toujours en compagnie de Sarah qui, pour l'heure, était en grande conversation avec Nadim – il venait d'arriver, elle devait lui expliquer les tenants et aboutissants de la soutenance, pourquoi n'y avait-il pas assisté, je l'ignore; lui aussi était très élégant, dans une belle chemise blanche à col rond qui éclairait son teint mat, sa courte barbe noire; Sarah lui tenait les deux mains comme s'ils allaient se mettre à danser. Je me suis excusé auprès du professeur et suis allé à leur rencontre; Nadim m'a aussitôt donné une accolade fraternelle qui m'a ramené en un instant à Damas, à Alep, au luth de Nadim dans la nuit, enivrant les étoiles du ciel métallique de Syrie, si loin, si loin, déchiré non plus par les comètes, mais par les missiles, les obus, les cris et la guerre – impossible, à Paris en 1999, devant une coupe de champagne, de s'imaginer que la Syrie allait être dévastée par la pire violence, que le souk d'Alep allait brûler, le minaret de la mosquée des Omeyyades s'effondrer, tant d'amis mourir ou être contraints à l'exil; impossible même aujourd'hui d'imaginer l'ampleur de ces dégâts, l'envergure de cette douleur depuis un appartement viennois confortable et silencieux.

Tiens, le disque est terminé. Quelle force dans ce morceau de Nazeri. Quelle simplicité magique, mystique, cette architecture de percussion qui soutient la pulsation lente du chant, le rythme lointain de l'extase à atteindre, un *ziker* hypnotique qui vous colle à l'oreille et vous accompagne des heures durant. Nadim est un joueur de luth internationalement reconnu aujourd'hui, leur mariage avait fait grand bruit dans la petite communauté étrangère de Damas, si imprévu, si soudain qu'il en devenait suspect aux yeux de beaucoup et surtout de l'ambassade de France en Syrie – une des innombrables surprises dont Sarah est coutumière, la dernière en date étant cet article particulièrement saisissant sur le Sarawak : peu de temps après l'arrivée de Nadim je leur ai dit au revoir, Sarah m'a longuement remercié d'être venu, elle m'a demandé si je restais quelques jours à Paris, si nous aurions le

temps de nous revoir, j'ai répondu que je rentrais en Autriche dès le lendemain ; j'ai salué respectueusement l'universitaire désormais tout à fait avachi sur sa table et je suis parti.

Je suis sorti du café et j'ai repris ma promenade parisienne. J'ai ressassé longuement, les pieds traînant dans les feuilles mortes des quais de la Seine, les raisons réelles qui avaient bien pu me pousser à perdre mon temps ainsi, à une soutenance de thèse et au pot qui avait suivi, et j'entrevois, dans le halo de lumière entourant, à Paris, les bras fraternels des ponts en les arrachant au brouillard, un moment d'une trajectoire, d'une déambulation dont le but et le sens n'apparaîtront peut-être qu'*a posteriori*, et passent évidemment par ici, par Vienne où M. Gruber revient de sa promenade avec son clebs infect : pas lourds dans l'escalier, chien qui jappe, puis au-dessus de moi, sur mon plafond, galopades et grattements. M. Gruber n'a jamais su être discret et pourtant il est le premier à se plaindre de mes disques, Schubert, passe encore, dit-il, mais ces vieux opéras et ces musiques, hum, exotiques, ce n'est pas forcément du goût de tout le monde, vous voyez ce que je veux dire. Je comprends que la musique vous gêne, monsieur Gruber, vous m'en voyez désolé. Je tiens à vous signaler néanmoins que j'ai pratiqué toutes les expériences possibles et imaginables sur l'ouïe de votre chien, en votre absence : j'ai découvert que seul Bruckner (et encore, à des niveaux sonores frisant l'inacceptable) calme ses grattements sur le parquet et réussit à faire taire ses aboiements suraigus, dont tout l'immeuble se plaint par ailleurs, ce que je me propose de développer dans un article scientifique de musicothérapie vétérinaire qui me vaudra sans nul doute les félicitations de mes pairs, "Des effets des cuivres sur l'humeur canine : développements et perspectives".

Il a de la chance que je sois moi-même fatigué, Gruber, parce que je lui remettrais bien un coup de *tombak* à fond les manettes, de musique exotique pour son chien et lui. Fatigué de cette longue journée de souvenir pour échapper – pourquoi se voiler la face – à la perspective de la maladie, ce matin déjà en rentrant de l'hôpital j'ai ouvert la boîte aux lettres, j'ai pensé que l'enveloppe molletonnée contenait ces fameux résultats d'examens médicaux dont le laboratoire doit m'envoyer une copie : avant que le cachet de la poste ne me détrompe j'ai hésité de longues minutes à ouvrir.